

Louise Dupré, *L'album multicolore*, Montréal, HélioTropé, 2014, 270 p.

Après le beau poème *Plus haut que les flammes* (Montréal, éditions du Noroît, 2010), Louise Dupré nous invite à la lecture de cet *Album multicolore* qui devait l'aider à faire son deuil de sa mère. Ce texte constitue une réflexion —parfois un *mea culpa*— sur les rapports mère-fille, mais surtout sur la vieillesse et la mort. Et ce n'est pas que ces sujets aient été, jusque-là, étrangers à l'œuvre de Louise Dupré, au contraire : sa production poétique en est imprégnée, comme il ne pourrait en être autrement venant de quelqu'un qui jette sur le monde, sur les humains et leur désarroi un regard lucide, imprégné de pitié et d'incompréhension avant de se soumettre à sa destinée.

« On écrit parce qu'on rêve de partager avec l'autre, son semblable, ce qui n'appartiendra jamais qu'à soi » (p. 216), nous dit-elle. Il se peut que « cela » n'appartienne qu'à elle, mais il faut admettre qu'elle a fait mieux que de nous faire partager quoi que ce soit : elle a réussi à ce que le lecteur s'arrête, réfléchisse avec elle, s'interroge à son tour ; puis, qu'il acquiesce ou qu'il refuse d'après son expérience personnelle, sa situation, ses convictions.

Le texte est habilement distribué en trois parties dont la première et la troisième suivent le fil du raisonnement de la narratrice d'après la distribution en chapitres, tandis que la partie centrale est composée de trente-huit récits comme étant des flashes de la vie quotidienne. D'une façon sobre, sans artifice, ces récits, de longueur régulière, aussi bien que les autres parties, brassent présent et passé, jettent un regard lucide vers le futur, nous font passer de l'un à l'autre le temps de tourner la page, tout en nous interpellant. Le lecteur se sent vite pris dans un réseau de réflexions qui ne lui sont pas étrangères parce que faisant écho à celles inscrites dans son propre cœur : l'incapacité de trouver un sens à la douleur, à la souffrance ; l'appel fait à la mort pour qu'elle vienne nous prendre l'être que nous voudrions garder à jamais, — ce qui fait dire à Louise Dupré « désirer que la mort vienne est parfois un acte d'amour » — (p. 16) ; la hantise de la maladie mentale au fur et à mesure que l'on vieillit... ; le sort des vieillards — peut-être le nôtre — qui, vivant trop longtemps, doivent aller finir leurs jours loin de tout ce qui leur était cher, sous prétexte d'être mieux soignés...

Puis, ces sentiments qui ont rapport à notre comportement vis-à-vis de l'autre, ces « indécidables » qui ont fait partie de notre quotidien sans laisser d'empreinte — du moins on le croyait ainsi — et qui surgissent comme autant d'étincelles avant de devenir cendre, à leur tour ; ces délaissements, ces solitudes, rançon d'une société qui parle de droit au bonheur, d'accomplissement

personnel — sans savoir exactement ce qu'elle poursuit par là — et qui ne nous laisse pas d'espaces vides pour les imprévus ou pour soulager ceux qui ne suivent plus la voie des bien portants. Sans compter cette constatation, qui se fait de plus en plus nette : que nous n'avons pas profité de la présence de l'autre tant qu'il a été auprès de nous, sentiment qui ne surgit pas juste après la mort pour s'en aller tout de suite, mais qui rejaillira désormais à chaque instant de notre vie lorsque nous voudrons jeter un peu de lumière sur certains aspects de notre vie. Tout récit personnel ne peut être qu'« une toile pleine de trous » et non pas parce que l'autre ne se laisse pas immobiliser, ne veut pas de portrait figé pour l'éternité, mais parce que les rapports parents-enfants — mère-fille dans ce cas — étaient moins explicites que de nos jours, parce qu'une certaine pudeur s'imposait entre les membres d'une famille qui empêchait d'aller au fin fond des choses ou, tout simplement, parce que nos intérêts étaient ailleurs. Combien de silences, combien de trous dans la toile de notre vie !

Les récits qui constituent la partie centrale font rejaillir quelques-unes de ces questions mais, du fait que ce sont comme des instantanées, Louise Dupré les présente plutôt comme des souvenirs précis qui nous font mieux connaître son enfance de petite fille désireuse de savoir ce que les grands disaient à mi-voix ; son rôle de sœur aînée qui, comme les grands, faisait semblant de croire au merveilleux pour le bonheur de ses frères ; ses déboires de gauchère à une époque où l'école nous voulait tous droitiers ; ses rêves d'aisance que des catalogues des grands magasins se chargeaient de nourrir, etc. Par elles nous apprenons les vicissitudes d'un pays qui vivait sous Duplessis et auquel la venue de Lesage vint apporter une lueur d'espoir ; des traits de sa jeunesse ou plutôt de cette jeunesse qui, assistant au grand bouleversement du Québec, a été agent et témoin des premières confrontations intergénérationnelles. Elles dessinent aussi un beau portrait d'une mère lucide, sereine, sage — parfois plus sage que cette fille dont elle est fière — ayant un rien de coquetterie et une grande dose d'espièglerie au fur et à mesure qu'elle vieillit..., sans oublier la projection de la vie de la narratrice vers un futur non lointain où la vieillesse viendra la rejoindre ; projection d'un tableau, pareil à celui qu'elle a sous ses yeux, où une grand-mère, sa fille, expliquera à son petit-fils, ce que mourir veut dire...

Texte de réflexion, de *mea culpa*, de souvenirs qui pèsent lourd dans le cœur et que seul le contact avec la mort fait rejaillir dans toute leur puissance. Le *leitmotiv* qui le traverse, « sous la mauvaise lumière du salon », explique à lui seul l'époque, les rapports parents-fils, les mots voilés, le peu de lumière qu'on pouvait jeter sur n'importe quoi parce que le temps n'était pas aux éclats, au gaspillage, à la spontanéité, aux effusions franches...

Semblablement à cet « album à la couverture multicolore, toute en dégradés » *L'album multicolore* fait revivre pour nous tous maints portraits d'une femme satisfaite de sa vie, n'ayant pas à se poser de question au sujet de si on naît femme ou si on le devient, mais qui n'en mesure pas moins les injustices infligées à cette partie du genre humain et qui saura lutter pour que sa fille puisse s'instruire convenablement. Une femme qui savait s'arrêter pour savourer les petites choses de l'existence, qui ne vivait pas d'après 'la montre' mais d'après le cœur. Une femme qui ne saurait jamais rater une affaire, parce qu'elle mettait sa joie non pas dans la réussite, mais dans le plaisir de l'action. Une femme, une mère qui ne cherchait pas « l'oiseau bleu » ailleurs, parce qu'elle savait l'avoir dans son jardin... Une mère qui leur a donné non seulement la vie, mais « assez de lumière pour lutter contre le noir ».

« C'est pour toi » lui avait-elle dit, en déposant son album. « C'est pour toi, lecteur » semble-t-elle nous dire, cet album aux « teintes claires ou sombres, joyeuses ou sérieuses, audacieuses ou discrètes ». Comme elle, Louise Dupré.

Lidia Anoll